

## *Neige*

C'ÉTAIT DEVAIT ARRIVER, UN JOUR OU L'AUTRE ; depuis le temps qu'on s'entendait comme chien et chat, il fallait bien que survienne un accrochage. Rien de bien grave, mais quand même une engueulade. Non qu'il fût heureux d'en être venu là : au fond de lui-même, Kovak le regrettait ; c'est toujours dommage de ne pas s'entendre entre gens du même métier, entre deux forestiers comme Gogna et lui. Ils n'avaient pas choisi de travailler dans deux secteurs qui se touchaient, mais la règle était de changer de poste tous les deux ans, afin de mieux connaître les diverses forêts françaises. Depuis huit mois, tous deux avaient été nommés dans le Vercors, lui venu de Salins, dans le Jura, et Gogna d'Abriès, dans le haut Guil.

Leur nouveau poste aurait dû être plaisant : les six maisons forestières, presque neuves, étaient groupées à Lente<sup>a</sup>, un peu au-dessus de la route, avec une vue bien dégagée, l'eau courante, et tout bien ensoleillé. Les autres collègues étaient mariés, eux deux célibataires. De ce côté-là, Kovak pensait qu'on avait le temps de voir venir les choses, et qu'à vingt-sept ans rien ne pressait encore de ce côté-là. Quant à Gogna, il semblait avoir épousé la montagne, un vrai fanatique de l'escalade. Il avait fait des voies très difficiles, du 5 sup., dans

---

a. Hameau au cœur de la forêt du même nom, sur la commune de Bouvante. Voir la carte page 3.

son poste précédent, à Roche Taillante<sup>a</sup>, à la pointe Gastaldi<sup>b</sup>, en solitaire sur du gabbro, cette roche verte, lisse, glissante. Et ici la compagnie de son chien Nero, un énorme bâtard poilu aux yeux jaunes, paraissait lui suffire. Pas mal poli, non, il fallait être juste, mais peu causant, ce grand diable au teint sombre, au menton bleu, même quand il venait de se raser, avec une démarche curieusement balancée au rythme de ses longues jambes. Les cheveux noirs, très bouclés, dépassant de sa coiffure habituelle, une casquette norvégienne de drap vert.

Ses parents étaient venus du Piémont pour travailler en France ; ils y étaient restés et s'y étaient implantés avec la rapidité d'adaptation qui caractérise leur race. Puis naturalisés, et Gogna, malgré son nom, était citoyen français. On ne pouvait rien dire là-contre, estimait Kovak, puisque lui-même n'était français que de deuxième génération, issu de grands-parents polonais, venus travailler dans les mines du Nord, et qui avaient choisi de ne pas retourner au pays. Mais Kovak se sentait très différent de ces Italiens. De taille moyenne, si large d'épaules qu'il semblait presque trapu, blond, le sang à fleur de peau qui annonçait un caractère violent, prompt à s'emporter, et ce visage aux pommettes saillantes qu'on trouve souvent en Europe centrale.

De son côté français, il avait hérité la méfiance traditionnelle pour les « étrangers », dénomination vaste et commode ; en particulier, un solide préjugé contre les Ritals, les Piafs, les Macars, quoi ! volontiers typisés comme des gratteurs de mandolines, avec moustachettes et rouflaquettes, des fainéants, juste capables de ribouler de leurs yeux noirs en sifflant au passage de chaque *ragazza*. Cherchant toujours à

---

a. Crête d'environ 3200 m d'altitude, à proximité du col Agnel, entre les vallées de Molines et de Ristolas.

b. 3210 m, dernier sommet de la vallée de Ristolas, sur la frontière italienne, avant le mont Viso qui est en Italie.



Gogna était chargé de la forêt de Léoncel, de la crête de Comblezine jusqu'au col de la Bataille, tandis que Kovak s'occupait de toute la montagne d'Ambel, du serre de Montué, de Bouvante. Les ordres, pour ce jour de janvier, indiquaient pour Gogna une tournée d'inspection jusqu'au refuge d'Ambel, pour Kovak au refuge de Tubanet. Ils avaient haussé les épaules, estimant qu'un seul forestier aurait pu se charger des deux missions. Mais basta, les supérieurs, c'est bien connu, ne connaissent rien à rien, et les ordres restent les ordres. Après tout, le temps était au beau, momentanément, et la promenade ne serait pas désagréable.

Le désaccord avait surgi pour une bricole, l'attribution des autos : Gogna devait gagner le col de la Bataille, bien entendu fermé à ce moment de l'année ; il emprunterait la route la plus haut possible, tant que Kovak s'arrêterait à la clairière de Malatra. Gogna, comme allant le plus loin, réclamait la grosse 4x4 et estimait que la Jeep suffirait à l'autre. Logique, mais cela n'avait pas plu à Kovak, qui avait parlé de favoritisme. D'un mot à l'autre, le ton avait monté, si bien que le lieutenant Couttaz, un solide savoyard, rose et blond, attiré par le bruit, était intervenu et les avait séparés sèchement, au moment du dernier échange : « Tu n'es qu'un foutu Rital — Et toi un sale Polaque. » Et chacun était parti de son côté, bouillant de rage comprimée, parce que le lieutenant avait haussé la voix : « Ça suffit comme ça. Au travail, ça vaudra mieux. »

Évidemment cela valait mieux, plutôt que de continuer cette querelle de gamins, à propos d'autos ou de n'importe quoi. Mais cette histoire de 4x4 n'était que l'occasion, pas la cause. Le fond de l'affaire ? non, même pas la différence d'origine, Polonais ou Piémontais. Mais les deux hommes étaient trop différents de caractère, voilà. Sûr, on n'était pas marié, heureusement ! pourtant, les nécessités du service les rapprochaient constamment puisque leurs secteurs se tou-

chaient presque. Pas la guerre, et même les bisbilles pas tellement fréquentes, mais ça n'accrochait pas, quoi, et il était clair qu'à la moindre étincelle ça flamberait. À présent, Kovak se sentait partagé de façon bizarre : d'un côté, sa colère grommelait toujours, pendant qu'il descendait vers la Jeep, rangée sur le côté de la route : il faudrait s'expliquer une bonne fois, au retour, ce soir, lieutenant ou pas lieutenant. De l'autre côté, une certaine gêne, même un malaise, quand il essayait de préciser ce qui l'opposait à Gogna : une antipathie, cela ne s'analyse pas, on la ressent ; et quand on en cherche les raisons précises, on se trouve quelque peu embarrassé.

Gogna avait son fameux chien, Nero, qu'il emmenait toujours dans ses tournées : pas bruyant, pas liant non plus. Kovak, lui, n'avait rien contre les chiens, mais refusait d'en posséder un, avec la sujétion, la responsabilité qui en découlent. Ce Nero percevait très bien le peu de sympathie de son maître pour Kovak, et, de ce fait, le considérait de loin, avec circonspection. Et d'une. Puis le fanatisme de Gogna pour la montagne, l'escalade. Dans le Vercors, avec toutes ces falaises, il était à son affaire ; en solitaire, il menait des courses du cinquième degré dans les murailles de Presles, de la Grande Cournieuse, de Combe Laval. Il y passait tout son temps libre. C'était son droit, bien sûr, et Kovak se reconnaissait moins fort, ce côté-là. Et puis il fallait être juste, même si on ne l'aimait pas : Gogna faisait ses courses sans battage, sans publicité, pour son plaisir personnel, pas pour la gloire. Kovak ne lui en voulait pas tellement de ce côté-là, d'autant que lui-même était meilleur skieur, surtout en piste, et peut-être aussi en fond. Donc presque égalité sur ce terrain, sauf, et de là une certaine rancœur, que l'autre était un champion d'escalade, et lui-même simplement un bon skieur.

Après ? des différences d'idées ? on évitait, par principe, de parler politique, entre forestiers ; et tout autant pour les

questions de religion. Pas de querelles après boire, aucun des deux n'étant un homme de bistrot. Alors, au bout du compte ? Eh bien on en revenait toujours à la même constatation : pas de raison précise pour cette mésentente, sinon que l'autre était un Rital, lui pas, et qu'on n'aime pas ces étrangers avec leurs noms en i et en a, Caramella ou Di Berlingo. Grief sérieux ? tout au fond, il sentait bien que non, mais se refusait à poursuivre un bilan qui devenait plus flou à mesure qu'on y réfléchissait. Sa colère était trop récente, trop chaude, et, tout en jurant à mi-voix, il passait un peu sa hargne sur ses skis qu'il déposait sans douceur dans la Jeep et sur la portière qu'il claquait à la volée. Qu'allait-il prendre comme équipement ? rien de spécial pour un trajet aussi facile, et cela l'ennuyait de remonter à la maison chercher son sac à dos. Il se contenta de fourrer deux ou trois bricoles, presque au hasard, dans la poche dorsale de son anorak, avec un chandail léger de rechange. Il faisait beau, et il comptait bien être de retour avant la tombée de la nuit. Allez, embarquons, et au diable l'autre ; tâchons de n'y plus trop penser.

Pour ce qu'il avait à faire, inutile de mettre des chaînes aux pneus ; de la neige surcie et sablée jusqu'au carrefour des trois routes. Au début, sa mauvaise humeur l'avait poussé à conduire aussi vite que possible, si bien que la Jeep dérapait quelque peu. Passé le carrefour, il s'est calmé : aussi bien, la route n'était plus dégagée, dès lors, mais en suivant les anciennes traces qui avaient laissé des sortes d'ornières, on avançait sans guère de difficultés : il suffisait d'éviter les bas-côtés et de quitter de biais les ornières lorsqu'elles devenaient trop profondes. Trop occupé par sa conduite pour ne jeter que de brefs coups d'œil sur la forêt à sa gauche. D'ailleurs, il savait bien que toute chose anormale aurait automatiquement attiré son attention : c'était son métier, et il s'estimait bon forestier.

Jusqu'au col de Rioupeysson, la route est à peu près horizontale. Beau temps, la vue était claire, au-delà de la vallée de Bouvante, vers la crête de Comblezine, c'est-à-dire le secteur de Gogna. Juste au moment où il allait l'oublier, celui-là, fallait-il qu'il vînt encore à y penser ? Avec un grognement de mauvaise humeur, il a entamé la montée vers le pas de Logne, lentement, car la neige devenait plus épaisse, le col de la Bataille où mène la route n'était jamais dégagé de tout l'hiver. Dans le grand virage, il a dû enclancher la transmission sur les quatre roues. Mais l'embranchement de Malatra n'était pas loin, sur la gauche.

Inutile d'essayer de mener l'auto plus loin : le chemin s'engageait dans la forêt, complètement enfoui sous d'épaisses congères. Arrêt, tout le monde descend. Il a garé la Jeep au mieux, près de troncs d'arbres coupés, qu'on avait abandonnés là, en attendant le printemps. Il faudrait en toucher un mot aux bûcherons et leur faire quelques compliments : on doit laisser une coupe propre, en la quittant. À noter dans un coin de sa mémoire.

Bon, le temps de descendre de l'auto, de chausser ses skis, et en avant. Un coup d'œil à la montre assurait qu'on avait tout le temps voulu devant soi. Après quelques mètres, il a quitté le chemin qui montre vers le Serre de Montué, tourné à droite pour arriver aussitôt aux baraques dressées à l'orée de la clairière de Malatra ; elles servent de cantines, l'été, pour les touristes, d'habitations, alors, pour leurs propriétaires. Son rôle était de vérifier, en passant, si tout était dans l'ordre. Bien : pas de volets enfoncés, comme cela arrive, par des amateurs de pillage ; les portes étaient fermées, les toits en bon état. Vu : il mettrait dans son rapport la mention réglementaire, rien à signaler.

Il suivait maintenant la clairière dans toute sa longueur, près de deux kilomètres. Beau pays, ma foi : des deux côtés du vaste espace dégagé, les sapins montaient leur garde silen-

cieuse, lourdement capés de neige : présence de gardiens non pas hostiles, mais réservés, quelque peu dédaigneux pour cet intrus qui avançait avec le seul bruit soyeux du glissement de ses skis. Puis la forêt s'est resserrée, au bout de la clairière, les arbres se sont rapprochés pour le regarder, alignés de chaque côté du tracé que fait le chemin qui mène à Tubanet. Maintenant, on se sentait surveillé de près. Pas inquiet : il ferait beau voir, pour un forestier qui passe sa vie au milieu des arbres. Mais l'été, on les sent familiers, même amicaux pour certaines essences ; l'hiver, l'atmosphère est différente : plus de murmure des branches, plus de mouvement ; seulement le grand silence blanc que leur impose la neige. Les arbres continuent de vivre sous cette blancheur, mais d'une vie secrète, dont on sent bien qu'on serait mal venu de la troubler.

Cependant qu'il progressait toujours, en montée à peine sensible, la forêt s'écartait à nouveau, c'était le cirque de Tubanet, avec le refuge qu'il devait inspecter. Vide, bien entendu, à cette période de l'année. Parfois des randonneurs de fond y faisaient halte, voire y passaient la nuit. Mais aujourd'hui neige vierge, pas une seule trace de ski depuis Malatra. Il a donc mené son inspection, longuement, avec soin ; cela faisait partie de son métier : porte, fenêtres, volets, matériel, provision de bois, tout, quoi. Une fois, de plus, ce serait un R. A. S. sur le rapport.

Quand il est ressorti, sa montre lui a appris qu'il avait encore un bon moment devant lui ; et s'il montait sur la crête de la Montagne d'Ambel ? Pourquoi pas ? Une centaine de mètres à grimper, pas terrible. D'en haut, il aurait belle vue, et bien du plaisir à redescendre schuss. On pouvait se permettre cette petite fantaisie, après le travail. Sitôt dit... il s'est dirigé vers la pente : montée en lacets, puis en ciseaux, à mesure que cela se redressait, et pour finir, à pied, avec les skis croisés sur le dos, sans trop de peine, jusqu'à la crête.

Et cela valait le coup, d'avoir peiné une petite demi-heure. Il se trouvait sur le rebord sud de la grande muraille du Vercors ; à ses pieds, mille mètres plus bas, la vallée de la Sure avec le petit village de Saint Julien en Quint ; tout au bout, se devinait la vaste trouée de la Drôme. À l'Est, la chaîne de falaises où son œil s'amusait à reconnaître les différents passages, pas de la Ferrière, pas de l'Infernet, porte d'Urle, et, au fond, les puissantes murailles noires qui dominant le col de Rousset, devant lesquelles la route a dû s'avouer vaincue, ne pouvant recourir qu'à ce long tunnel surnois dont il savait que, pendant l'hiver, les portes de fer restaient closes pour empêcher la neige de l'envahir.

Beau pays, austère même en été, presque menaçant maintenant, mais vraiment beau. Au fait, d'où provenait cette impression de menace ? Il a levé les yeux : mais du ciel, bien sûr. Voilà que ça se couvrait en vitesse ; une sorte de taie d'un gris pâle semblait naître partout à la fois, aux quatre points cardinaux. Le soleil se troublait, le bord du disque devenu flou, et la température baissait. Il a refermé son anorak qu'il avait ouvert pour la montée, chaussé ses skis. Voyons, la nuit tomberait dans une heure, à peu près : correct, à ce moment-là il aurait rejoint la Jeep. S'il devait neiger, comme il le semblait désormais, ce ne serait pas tout de suite. S'avertissant lui-même qu'il avait des skis de fond, non ce piste, et qu'il faudrait prendre des précautions, il s'est lancé dans la descente.

Les pentes se creusaient derrière et autour de lui, à mesure qu'il fonçait vers la clairière au centre du cirque, slalomant autour des gros ressauts, sautant les petits avec aisance. Il se savait bon descendeur et jouissait à plein de son plaisir. Parvenu au plat, il a jugé inutile de redescendre jusqu'au refuge et effectué une marche de niveau faiblement descendante qui lui a permis de rejoindre assez rapidement les traces de sa venue. Il n'avait plus qu'à rejoindre la forêt,

puis la clairière de Malatra. Son attention ne se portait plus sur le terrain présent, mais sur la suite ; il avançait machinalement, et d'un seul coup, sans savoir pourquoi, il s'est retrouvé affalé sur le côté, submergé par une douleur blanche, térébrante : « Ma jambe, Bon Dieu, ma jambe... » Il l'avait entendu craquer, de ce bruit d'os brisé qu'on n'oublie plus jamais, quand on l'a entendu une seule fois.

Avec d'infinies précautions, qui n'empêchaient pas la douleur de venir à coups de fouet qui le faisaient gémir, il a pu s'asseoir et dégager son pied gauche de la fixation du ski ; celle de droite, de la jambe blessée, avait sauté d'elle-même, comme elle était calculée pour le faire, afin d'épargner le genou. En effet, rien au genou. Mais, penchant péniblement le buste, il a tâté avec précaution sa jambe droite ; oh, le diagnostic n'était que trop facile, tout forestier a suivi des stages de secourisme. Il a reconnu au toucher deux points bien nets, beaucoup trop nets par la douleur qu'il y ressentait : double fracture du tibia. Pas de fracture ouverte, la peau n'était pas percée, mais fractures tout de même.

Surtout bien réfléchir, ne pas s'affoler, affronter les difficultés une à une, sinon on était foutu. D'abord rapprocher les deux skis pour s'asseoir dessus et s'isoler de la neige. Opération longue et douloureuse. Un moment pour souffler et laisser le mal s'apaiser un peu. Vain espoir. Maintenant immobiliser la jambe avec une attelle : impossible, bien sûr, d'aller couper une branche dans la forêt. Une seule solution : un bâton de ski attaché le long de la jambe avec sa ceinture et le cordon du capuchon de son anorak. Il lui a fallu beaucoup plus de temps et de douleur qu'il ne l'avait prévu, et c'était une attelle bien maladroite. Enfin, mieux que rien. Le froid, maintenant : il a enlevé son anorak, en frissonnant, déjà, enfilé le chandail que contenait la poche dorsale, remis l'anorak, fermé à fond, et enfilé ses grants. C'était tout ce qu'il pouvait faire, sinon regretter de ne pas avoir em-

porté une cagoule et une couverture de survie. Mais fallait-il prévoir qu'une aussi courte virée, aussi facile, se terminerait ainsi ? Son amour-propre de skieur en était vivement vexé. D'autant qu'il ne savait même pas comment et pourquoi il était tombé. Probablement, la violence de la douleur avait provoqué une rétro-amnésie des quelques secondes qu'avait duré la chute.

Et maintenant ? Le jour avait beaucoup baissé, dans quelques instants, ce serait la nuit, la double nuit que provoque le couvert de la forêt. Il lui fallait trouver une position moins pénible, quelque chose pour appuyer le buste. Il a regardé autour de lui : un peu en contre-bas de la tace, à cinq mètres peut-être, un assez gros fayard. S'il pouvait l'atteindre... En prenant appui sur la neige avec la jambe gauche repliée, en poussant de la main droite avec le bâton qui restait, peut-être pouvait-il se faire glisser à reculons jusqu'à l'arbre. Au prix de grands efforts, de grognements de douleur, il a fini par y parvenir et s'adosser au tronc du fayard. L'opération terminée, c'était nuit noire.

Il a essayé de reprendre souffle et de réfléchir. Voyons : personne ne s'apercevrait de son absence ce soir. Il faudrait le rapport du matin pour que le lieutenant le constate et fasse entreprendre des recherches. Au mieux, on le retrouverait en fin de matinée : au bas mot seize heures à attendre. Les risques ? deux fractures, mais pas d'hémorragie ; la douleur s'engourdissait à condition de laisser la jambe parfaitement immobile. Un seul ennemi, le froid.

Quelque chose de très doux s'est posé sur son visage ; un flocon, puis un autre. Pas de chance. Mais il supposait que la neige ne lui ferait pas perdre plus vite ses calories ; peut-être même au contraire ? Ses souvenirs de lectures sur ce point étaient brumeux. Par contre, il savait très bien que le froid est un ennemi insidieux, qu'après les grelottements du début s'insinue une sorte de torpeur, agréable, disent ceux qui en

sont revenus. Oui, mais on peut aussi n'en pas revenir et y trouver, comme beaucoup, son dernier sommeil. Tout ce qu'il avait à faire, tout ce qu'il pouvait faire, c'était de lutter pour ne pas s'endormir, tenir bon jusqu'au jour où arriverait l'équipe de secours. Après tout, il neigeait faiblement, le froid semblait presque supportable.

D'abord, se mettre en règle avec Dieu ; et, en bon Polonais, une prière à la Vierge de Czestochowa : il avait confiance en elle. D'ailleurs, il n'était pas effrayé : ayant fait tout ce qui dépendait de lui, il n'avait plus qu'à attendre. Il s'attendait à une nuit dure, mais s'estimait capable de tenir le coup. Il a croisé les bras sur sa poitrine, protégeant ses mains sous ses aisselles ; idiot de n'avoir pas emporté un sac avec des vêtements supplémentaires. Bien sûr, on ne pouvait pas prévoir cette casse, mais il faudrait toujours tout prévoir. Il a incliné sur sa poitrine sa tête encapuchonnée, pour ne plus sentir la neige tomber sur son visage. Heureusement, pas de vent, et il commençait à moins sentir le froid ; la douleur de la jambe était même assoupie. Pour tuer le temps, il embrayait son esprit sur un livre, une histoire, un morceau de film, et laissait paresseusement les images se dérouler d'elles-mêmes. Sans logique, incohérentes, désormais ; quelle importance ? Il sentait sa tête dodeliner, puis ne la sentait plus. Trop compliqué de savoir l'heure, et ça n'avancerait à rien. Comme le temps coulait lentement, de plus en plus lentement ! Il se le redisait de plus en plus mollement : ne pas dormir... ne pas dormir... ne pas...

---

Gogna avait terminé sa tournée plus tard que prévu ; il avait arrêté la Toyota au monument des maquis d'Ambel, au débouché du vallon, et l'avait laissée à la garde de Nero, avec permission de réfugier à l'intérieur, s'il le voulait — ce pour quoi le chien ne s'était pas fait prier. Juste le temps de se rouler dans la neige fraîche pendant que son patron chaussait ses

skis. Tôt remonté sur la banquette arrière, il l'avait regardé s'éloigner, sachant bien qu'il reviendrait au bout d'une certaine période. Gogna avait suivi la route taillée dans la roche, jusqu'au col de la Bataille. Là, il s'était arrêté une minute à l'embranchement qui mène à Ambel, une longue courbe de niveau qui suit de très près les raides escarpements du roc de Touleau<sup>a</sup>, trois cent cinquante mètres au-dessus. Un parcours de quelques kilomètres, dont il faut se méfier, l'hiver, parce qu'il y a risque important d'avalanche. Il avait flairé le temps, tâté la neige de la main avant de s'engager ; son expérience de montagnard lui apprenait qu'aujourd'hui le risque était minime.

Il avait donc suivi le tracé du chemin qui domine de plus en plus la vallée de la Gervanne. On devinait, tout au bout, la coupure des gorges d'Omlèze, à condition de savoir qu'elles étaient là. Tout en allongeant ses grandes jambes à un rythme bien régulier, il levait les yeux, à intervalles réguliers, vers la gauche, pour surveiller la fameuse pente à avalanches. Rien pour l'instant, mais on ne sait jamais, et un excès de précautions n'a jamais fait de mal à personne. Il s'est même senti soulagé, quand il est arrivé au refuge d'Ambel, quelques mètres au-dessus du chemin. Inspection terminée, il a tourné vers la gauche, car là s'arrête la barrière Sud du Vercors, et fait un petit détour pour aller à la ferme d'Ambel. Elle ne sert plus que l'été, aux gardiens des troupeaux qu'on mène sur le plateau ; mais le propriétaire lui avait demandé d'y jeter un œil, pour vérifier la fermeture des portes et des volets, regarder si les bardeaux du toit avaient tenu bon. Cela a pris quand même un moment, et le jour baissait sérieusement quand il a entamé la descente, au fond de la combe qui mène au monument des maquis.

Aucune inquiétude : un trajet bien connu, et c'est paisiblement qu'il s'est laissé glisser jusqu'à la 4x4 qui l'attendait,

---

a. Toulau sur la carte IGN.

et surtout Nero qui est venu le congratuler. Manger un petit morceau ? Pourquoi pas ? Quand il est reparti, c'était nuit ; mais avec des pneus cloutés, une neige pas trop profonde (tiens, il commençait à tomber des flocons !) on ne risquait rien. Il conduisait tout plan, identifiant machinalement les endroits traversés, pas de l'Aubasse, pas de Logue, Malatra... Eh, qu'est-ce que c'était que ça ? Dans le pinceau des phares, une Jeep arrêtée au bord de la route ; la Jeep des Eaux et Forêts, il l'avait aussitôt reconnue, celle qu'avait prise Kovak aujourd'hui. Que faisait cet abruti, là, à cette heure, au lieu de rentrer ?

Il allait passer outre, mais non, il fallait quand même vérifier, si des fois il avait un malaise, ou, simplement, s'était endormi dans l'auto. Hum ! avec ce froid, ce serait quand même bien étonnant. Il s'est donc arrêté, de mauvais gré : en trois pas, il a vérifié que la Jeep était vide. Pas de skis : s'il lui était arrivé quelque chose, ça ne pouvait être qu'en cours de tournée, puisqu'on voyait le départ de sa trace. Peut-être qu'il s'était cassé quelque part : bon skieur, le Polaque, mais le meilleur peut se casser, des fois, aussi bien — ou aussi mal qu'un débutant. Bon, il fallait prendre une décision ; mais cela, Gogna ne le faisait jamais sans avoir bien réfléchi, au préalable. Il pouvait laisser tomber et rentrer chez lui : l'autre était assez grand pour se débrouiller tout seul ? Non, un montagnard ne mange pas de ce pain-là. L'autre serait-il son pire ennemi... — et au fond il ne l'était pas.

Deux solutions : aller chercher du secours à Lente, ou voir tout seul ce qui se passait. Aller à Lente, rameuter les collègues et revenir, cela prendrait du temps. Or la neige qui tombait, doucement, d'accord, mais qui tombait quand même, aurait tôt fait d'effacer les traces de Kovak. Et puis, s'il n'avait rien de cassé, seulement un contretemps, les copains se payeraient sa tête, à lui, Gogna ; et il n'aimerait pas ça. Donc, se débrouiller seul, et le plus vite possible. On

n'est pas vraiment alpiniste sans avoir pris l'habitude d'essayer de toujours tout prévoir, avec cette minutie qui fait parfois hausser les épaules aux novices. Mais la montagne leur fera vite regretter leur négligence. Son sac contenait déjà des vêtements de rechange : il a rajouté une cagoule. Encore du thé chaud dans la thermos, tant mieux. La trousse d'urgence, la couverture de secours. Une partie de son matériel se trouvait toujours dans les autos qu'il utilisait. Il a pris la lampe frontale et l'a ajustée ; plus deux piles de rechange, non trois, trop fort n'a jamais manqué. De la nourriture ? Inutile, un type blessé n'a pas grande envie de manger. Il a ouvert l'arrière de la Toyota et en a sorti le traîneau pliant de sauvetage qui s'y trouve règlementairement. Dans la lumière des phares, il l'a monté, puis réfléchi encore, sans hâte, repassant dans son esprit les préparatifs accomplis, pour voir s'il ne manquait rien. Non, il semblait bien avoir tout prévu.

Au tour de Nero, maintenant ; il lui a passé un petit harnais, avec deux courroies de remorque pour le relier au traîneau. Il a expliqué au chien ce qu'il attendait de lui, c'est-à-dire le suivre en tirant le traîneau. Il pouvait le faire sans difficulté : plusieurs fois, déjà, il avait ainsi remorqué, pour jouer, le petit garçon d'un collègue. À vide, un costaud comme lui s'en chargerait sans beaucoup peiner. Gogna lui a tout bien expliqué et le chien a écouté docilement : un bon chien comprend beaucoup plus de paroles qu'on ne le croit. Bon, tout était prêt. Eh bien, *avanti* ! il a laissé éclairés les codes de la Toyota, elle serait plus facile à repérer de loin. Nuit noire, maintenant. Il a allumé sa lampe frontale, et, après avoir fait flairer à Nero la trace de Kovak, il s'est mis à la suivre, encore bien visible pour l'instant, surtout s'il prenait soin de l'éclairer un peu de biais pour lui donner plus de relief.

Il allait lentement pour ne pas fatiguer le chien, et pour mieux vérifier la piste. De temps en temps, il dirigeait son

pinceau lumineux à droite et à gauche, voulant s'assurer qu'aucune trace ne s'en écartait. Il a constaté ainsi que Kovak s'était dirigé vers les blocs noirs que formaient maintenant les baraques, qu'il en avait fait le tour, puis qu'il avait continué. On ne sait jamais, il aurait peut-être voulu s'y abriter. Mais non : pendant qu'il longeait la grande clairière de Malatra, il continuait à se poser des questions : Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? Si le Polonais croyait que c'était drôle pour lui, Gogna, de faire des heures supplémentaires, gratuites, et de nuit, encore, à peiner sous la neige qui tombait, pour rechercher cet abruti, le diable sait où... *Porca miseria!* Bah, inutile de songer à tout ça. Il avait participé trois fois à des sauvetages en montagne, dont un très difficile, dans le cirque d'Archiane<sup>a</sup>, à cause de deux imbéciles qui s'étaient lancés dans une voie au-dessus de leurs moyens et qui étaient restés coincés sous un surplomb en A1. Il avait fallu les chercher par en haut, avec une série de rappels et de pendules, puis quasiment les hisser, vus qu'ils savaient mal se servir de jumars<sup>b</sup>. Mais c'était de jour, et l'été. Tandis que maintenant la neige tombait plus fort et sa lampe la traversait mal : il fallait deviner l'approche de la forêt, plutôt que la discerner.

À l'orée, il a dû s'arrêter : Kovak avait-il tourné à gauche vers le Serre de Montué, ou continué tout droit vers Tubanet ? Maintenant que le crissement des skis et le halètement du chien, assis dans la neige pour se reposer, avaient cessé, le silence était impressionnant. Les flocons se posaient sans aucun son sur les arbres déjà lourdement capés : vraiment l'impression d'être un intrus dans cet univers fantômatique. Si Kovak s'était cassé quelque part, tout seul dans les ténèbres blanches et le froid glacial (dans les moins quinze, à son es-

---

a. Extrême sud du massif du Vercors, commune de Treschenu-Creyers.

b. Poignée bloquante permettant de remonter le long d'une corde. Jumar est l'une des marques qui produisent ces bloqueurs.

time), ce ne devait pas être jojo. Donc, le retrouver au plus vite. Mais où diable était sa trace ?

Pas la peine de s'affoler, c'est bien pour cela qu'il avait emmené Nero avec lui. Il l'a gentiment (il ne faut jamais brusquer son chien, pensait Gogna), donc il l'a gentiment incité à chercher. Nero savait ce qu'on attendait de lui : son maître lui avait fait flairer le coussin de la Jeep, avant le départ. Il suivait cette odeur d'homme, bien enregistrée par lui, tout au long de la piste. Gogna a débouclé le harnais : le chien aurait désormais plus important à faire qu'à remorquer le traîneau ; son patron s'en chargerait. Il s'est donc avancé dans le pinceau de lumière, reniflant la neige poudreuse, éternuant quand les flocons entraient dans ses naseaux. Une demi-minute, puis il s'est retourné avec un petit jappement : il flairait la piste sous la neige, et, sur l'incitation de son maître, il est reparti dans la direction de Tubanet.

Gogna se sentait très fier de son chien ; il lui a adressé quelques mots flatteurs dont Nero a fort bien saisi l'intonation ; il a même agité la queue pour montrer qu'il appréciait l'éloge. Maintenant Gogna n'éprouvait plus le froid : skier dans la neige fraîche, en montée, avec un bon sac sur le dos, tout en tirant le traîneau attaché par une longue courroie à sa ceinture, cela réchauffe son homme. On était entré dans la forêt, toujours dans la direction de Tubanet : est-ce que Kovak, pris par la nuit, s'était tout bonnement abrité dans le refuge ? Dans ce cas, l'expédition de secours aurait l'air fin. Qui sait si on n'allait pas trouver le bonhomme, couché sur une paillasse, réchauffé par un bon feu de bois ? Si c'était ça, il se ferait appeler Arthur !

Bon, inutile de se monter la tête pour rien. Va toujours, Nero. Et il allait toujours, en effet, et si bien qu'il a accéléré en poussant de brefs aboiements su point que Gogna peinait à le suivre, et brusquement il a quitté le chemin, en direction d'un fayard, un peu en contrebas. Cocagne ! on l'avait

trouvé : moitié adossé au tronc, moitié effondré, la neige commençait à le recouvrir. Du premier coup d'œil, Gogna a repéré la jambe raide, le bâton ski en attelle. Un os pété, on verrait après. D'abord vérifier s'il était vivant, ou déjà gelé : une fracture, ça diminue sacrément la vitalité. En deux coups de talon, Gogna a déchaussé ses skis, dénoué la courroie du traîneau, posé son sac dans la neige ; il s'est agenouillé à côté de la forme immobile. Où diable était le pouls ? Ah, il battait, pas bien fort, mais il battait, voilà l'essentiel. Bon, du calme, il savait très nettement tout ce qu'il devait faire, avec méthode, sinon c'était fichu.

D'abord un toni-cardiaque : il a pris dans la trousse de secours une ampoule de coramine, toute prête avec sa seringue, relevé la manche de l'anorak sur un bras velu et musclé (costaud, le Kovak, tant mieux), fait soigneusement une piqûre. Baissé la manche et remis la moufle. Puis avec précaution et vigueur, il a redressé le torse effondré, et s'est mis à frotter, les bras, le dos, les épaules, la poitrine L des frictions brutales, de toute sa force, pour ramener un peu de la chaleur vitale perdue. Il y allait dur, dans ménagement, et tant mieux si l'autre avait un peu mal ; c'était pour son bien, il fallait absolument le réveiller. Et vas-y que je te frotte, sous l'œil intéressé du chien, amical, ma foi, parce qu'il percevait que son maître voulait aider l'autre homme, celui qu'il venait de retrouver grâce à son flair.

Et voici que le Polonais s'est mis à gémir ; il ne comprenait pas. Où était-il ? Pourquoi ne le laissait-on pas dormir tranquille ? Il n'aspirait qu'au sommeil. Qui était ce cyclope à l'œil éblouissant qui le secouait ainsi, le bourrait de coups ? Pourquoi de la neige partout, cette jambe engourdie qui l'élançait, cet animal noir et velu, avec des yeux jaunes, assis à côté de lui ? « Qu'est-ce qui arrive ? Où je suis ? Qui es-tu, toi, le cyclope ? » Un petit rire sec : « Tout de même, tu te réveilles ; ça a été dur ; un instant j'ai bien cru... Bon, la

coramine commence à agir : tu as mal, tes mains te piquent, hein ? C'est la circulation qui revient. On t'en tirera, mon petit père. Et je ne suis pas un cyclope, *porca miseria*, mais moi, Gogna. Tiens, voilà du thé chaud, tâche d'avaler ça. » Il a fallu le faire boire avec précaution dans la timbale, à petites gorgées d'abord, puis avidement : « Tu veux remettre ça ? D'accord, le thé ça réchauffe. » Il continuait à lui parler, pour l'empêcher de se rendormir, pour le sécuriser, et les frictions à nouveau.

Pour finir, il lui a frotté la figure avec de la neige, afin de le ravigoter. L'effet a été rapide, cette fois : « Salaud de Rital, arrête de me tabasser. — Toujours aimable, hein ? — Bon, excuse-moi, je ne voulais pas t'engueuler, ça m'a échappé. Mais tu es là, tout seul, avec ton chien, tu es venu me chercher malgré... je crois que c'est moi, le salaud. Mais pourquoi seul ? — Réunir les copains aurait pris du temps, et le temps compte, quand un type s'est cassé. Tu n'étais pas brillant quand Nero t'a trouvé. — Merci, vieux, à toi et à lui. Et maintenant qu'est-ce qu'on va faire ? J'ai la jambe pétée, me voilà immobilisé pour de bon. — Chaque chose à son tour : d'abord tu enfiles ce chandail, à la place de ton anorak, puis cette cagoule. Ta jambe, je n'y touche pas, je n'ai pas de gouttière ; faudra que ça tienne comme ça, pendant quelques heures encore. Ensuite, tu ne vas pas rester là dans la neige à crever de froid. Passe les bras autour de mon cou, et serre fort, même si tu ne m'aimes pas bien. Tiens bon, et serre aussi les dents : je vais être obligé de te faire mal en te déplaçant. Là, doucement, que je me relève, doucement... Dis donc, tu pèses ton poids, sacré Polaque. Je vais te coucher sur le traîneau : pas confortable, mais pas pour aller loin, et je ne ferai pas de vitesse, crainte des secousses. Enveloppe-toi bien dans la couverture de secours ; je te sangle, pour te maintenir, et te voilà paré. Attends un moment, juste, ma lampe commence à baisser ; mais pas de

panique, j'ai des piles de rechange.

— Comment fais-tu, Rit... Gogna, pour penser à tout ?  
 — Eh, ce n'est pas la première fois que je participe à une opération de sauvetage. Mais cette fois-ci, j'aurai ramené un gros poisson, à moi tout seul, enfin, avec l'aide de Nero. Ça y est ? Paré ? Ah, tes skis ? Tu vois, je les plante debout, appuyés au fayard. On viendra les reprendre un autre jour. Prêt, Nero ? Alors, *avanti*. »

Il a dû tirer dur pour remonter le traîneau sur le chemin. Là, il a rechaussé ses skis, balayé autour de lui avec le pinceau de sa lampe pour voir s'il n'oubliait rien, en poussant dur sur les bâtons, le corps penché en avant, car la charge était lourde à traîner. Ce serait l'affaire d'une bonne heure, estimait-il, en s'appliquant à régulariser son souffle. La neige tombait toujours doucement, ses traces d'aller étaient encore visibles, blanc gris sur blanc pur, dans cet univers de blancheur claustrante. D'ailleurs il connaissait bien les lieux, suffisait de suivre l'orée de la forêt, tout au long de la clairière, et au besoin Nero était là pour retrouver la bonne direction. De temps en temps, il parlait à Kovak, sans trop attendre de réponse, seulement pour le sécuriser. Parfois un juron italien à trente-six coups, lorsque le traîneau faisait mine de ce planter, et toujours en avant. Allez, on y arrivera, *ma che* !

Non, Kovak ne dormait pas : la jambe l'élançait à chaque secousse, mais il s'était juré de ne pas gémir, pour ne pas déranger l'autre qui avait assez à faire comme cela. Étendu sur le traîneau, presque au ras de la neige, il ne voyait de Gogna qu'une silhouette immense, toute noire, précédée d'un faisceau de lumière dont il ne pouvait apercevoir la source. Étrange impression que donnait cet homme obscur, avec ce cône clair qui partait de son front, oscillait au rythme de sa glisse, découpant dans la nuit un mince secteur de flocons voltigeant. Le dos bossué par le sac, la barre des larges épaules se balançait tandis que les bras poussaient sur les

bâtons. Sans doute pas un aussi bon skieur que lui-même, mais, nom de nom ! costaud, et tenace : il avançait comme une vraie machine, neige profonde ou pas. Pourquoi diable en avait-il voulu à ce type, pourquoi l'avait-il insulté ce matin même, alors qu'il était venu tout seul, sans que personne le lui dise, sauver un gars qu'il n'aimait guère ? Il avait flairé l'accident, agi de sa propre initiative, comme il le fallait, prévoyant tout, bien organisé. Kovak savait que sans Gogna il aurait eu toutes les chances d'y rester, qu'en ce moment même, au lieu de se laisser tirer comme un pacha sur ce traîneau, il serait déjà aux trois quarts enseveli sous la neige, dans le sommeil, bientôt irréversible, de l'hypothermie. Il marquerait cela dans la colonne des dettes, pour y songer toujours dans sa caboche dure : ami ou ennemi, un Polonais n'oublie pas.

Et toujours le crissement des skis et des patins, le souffle de Gogna, la lente avancée du traîneau, les secousses douloureuses. Tenir bon, tenir. « Eh, Kovak, on y est, je vois les feux de la Toyota. Ouf, terminus de l'express, tout le monde descend. Bouge pas, je vais te mettre sur la banquette arrière. Le temps de quitter les skis, le sac, le traîneau. Comme tout-à-l'heure, tu me reprends par le cou ; accroche-toi, on va tâcher de ne pas te faire mal, mais je ne te garantis pas trop de réussir. » En effet, ce n'a pas été facile : il est arrivé tout juste à le poser, moitié assis, sur la banquette ; puis avec précaution, il a déplacé la jambe cassée, couru à la portière opposée, saisi Kovak par le buste, pour le tirer doucement en arrière, jusqu'à ce que son dos soit appuyé au montant de la carrosserie. Il était maintenant assis, transversalement, les jambes étendues sur la banquette, la droite calée par un coussin pour la tenir immobile.

Alors seulement Gogna a enlevé sa lampe frontale, replié le traîneau de secours et remisé tout le matériel dans la 4x4. Un collègue viendrait plus tard ramener la Jeep. Maintenant,

il fallait descendre le blessé dans la vallée, à l'hôpital. Il s'est mis au volant, tourné vers son patient : « On tient le bon bout : d'ici une heure, ta jambe sera dans le plâtre, toi au lit, et tu n'auras plus qu'à te reposer, et reprendre du poil de la bête », cela avec un petit sourire de coin.

« Gogna! — Oui? — Il faut que je te dise : on s'était engueulés ce matin et c'est pourtant toi qui es venu me sauver la peau. Ce sont des choses qu'on n'oublie pas. » De nouveau, le rire de Gogna : « T'en fais pas. Tu vois, je suis content que cette journée, je veux dire cette nuit, ait servi à quelque chose. Bonne pêche que j'ai réussie, aujourd'hui. Ça compte. Et puis tu en aurais fait autant pour moi, hein? Même pour un foutu Rital? » Mais il a dit cela sans méchanceté, l'œil amusé, et Kovak l'a bien compris, encore un peu honteux, cependant : « Écoute, Gogna, je regrette les vilains mots et je te dis merci. » Il a vu les dents blanches de Gogna briller, à la lueur du plafonnier, dans son long visage déjà dévoré de poils noirs. Il souriait cordialement : « Alors tout va bien, sacré Polaque. On démarre. » Il a tapoté la tête de son chien, assis à côté de lui, éteint le plafonnier, opéré un demi-tour et pris la direction de Lente.

Tout va bien? Sa jambe lui faisait toujours mal, son corps était moulu. Dieu, qu'il était épuisé! Peut-être la réaction à la coramine? Malgré le chauffage de la 4x4 poussé à fond, il n'avait pu encore se délivrer de sa carapace de froid. Mais il retrouvait cette vie qui avait failli l'abandonner cette nuit.

Devant lui, Gogna, tout en conduisant avec soin, s'était mis à fredonner. Il a regardé longtemps cette nuque, ces boucles noires qui sortaient de sous la casquette de drap. Oui, il avait mal, il aspirait aux soins, à trouver enfin un lit. Mais paradoxalement, il se sentait heureux : il avait enfin trouvé un ami.